

cartes d'affaires et de visites, blanes de pièces pour avocats et pour notaires, memorandums, etc., etc., etc.

Directeur principal Notaire :—
M. Philippe Mason, No. 59 rue St-Joseph, à St-Roch de Québec.

L'ASSOCIATION

III

« Il n'est pas bon pour l'homme d'être seul. »

L'association, ai-je dit, est dans la nature des choses. Entendons nous bien là dessus.

L'association, par cela qu'elle est naturelle, ne se fait pas toute seule ; car le naturel se manifeste de bien des manières. Par exemple le repas que je viens de prendre est digéré naturellement, puisque, sans que ma volonté s'en mêle, mon estomac, s'il est en bon état, fera nécessairement son office, digérera ce qu'il a reçu. Voilà une sorte de nature. En voici une autre.

Il est naturel à l'homme de manger, c'est à dire cela est conforme à sa nature ; mais cela ne se fait pas nécessairement. Pour manger il faut que je le veuille. Si j'ai la volonté de jeûner, je le ferai. Je suis libre de manger ou de ne pas manger, de suivre ou non les inclinations de ma nature.

C'est en ce sens que l'association est naturelle à l'homme, et même généralement aux créatures.

Il est conforme à la nature des éléments inorganiques d'être assemblés. Qu'y a-t-il dans la nature de la pierre, du bois, du fer, et qui s'oppose à ce qu'on les assemble d'une certaine manière pour en former une maison ? N'est-ce pas au contraire conforme à leur nature ? Rien de plus naturel que la construction d'un bâtiment. J'en dis autant de l'association des plantes entre elles, et même avec la terre. Rien ne s'oppose à ce que les végétaux soient associés à la terre, même sans cela pourraient-ils se développer, se reproduire ?

de la même du pauvre aussi bien que du palais d'un roi, si bien préparées soient-elles, ne s'uniront jamais entre elles, ne s'associeront jamais si un contracteur quelconque, ou plutôt, un habile ouvrier ne les attache l'une à l'autre, chacune à sa place, suivant sa nature.

Aussi voyons nous Dieu intervenir, dans la création du monde, à plusieurs reprises.

Il crée d'abord une masse qui est le germe, le principe, l'ouf, disent certaines traditions payennes, d'où sont sortis le ciel et la terre

Cette masse cahotique est ensuite soumise à une action spéciale de l'esprit divin. Plusieurs versions de l'Écriture Sainte, comme plusieurs auteurs catholiques très estimés, s'accordant, sans s'en douter, avec la tradition payenne que je viens de mentionner, disent que l'Esprit Saint reposait d'une certaine manière sur ce principe de toutes choses, comme l'oiseau repose sur ses œufs pour les animer par sa chaleur.

Alors, dit encore l'Écriture, à des commandements successifs de Dieu, ce germe de l'univers, cet ouf se développe et se transforme graduellement, nous voyons jaillir la lumière, s'étendre le firmament, apparaître la terre et l'océan, les plantes sortir du sein de notre sol, les astres luire au firmament, les animaux éclore à la vie, l'homme enfin faire son entrée au milieu de toutes ces merveilles accomplies par la main du Créateur.

Ne l'oublions pas, aucun de ces êtres capables d'être formés, aucune de ces associations n'aurait existé sans une action spéciale de Dieu, même après que la masse cahotique eut été tirée du néant. Il sera toujours vrai que l'ouf ne se transformera en oiseau que s'il est couvé, ou s'il subit une action convenable d'un agent qui lui communique en quelque manière la vie par la chaleur.

Toute semence ne deviendra jamais plante ou arbre si le soleil et la pluie ne viennent la féconder.

Jamais les pierres d'un monument ne se placeront d'elles-mêmes les unes sur les autres, la main de l'ouvrier seule pourra réaliser cette sorte d'association.

Il en est de la sorte pour l'association humaine. Bien que la société soit voulue de Dieu qui a mis dans le cœur humain une tendance, et, dans notre nature des dispositions à cet état, jamais cependant il ne se réalisera sans notre volonté.

Dieu prépare de loin la société humaine ;

pour vivre ? on ne vit pas de l'air du temps.

Je mangerai des fruits ou bien les produits de la terre : je vivrai de chasse et de pêche.

C'est bien facile à dire ; à faire, c'est autre chose. D'abord, il y a des fruits qui sont des poisons : comment les distingueras-tu, si personne ne te les fait reconnaître. Tu ne vivras pas longtemps dans ces conditions là.

— Oh ! ..

— Ces fruits il faut pouvoir les atteindre..

— Je grimperai sur les arbres, je me ferai des échelles.

— Grimper sur les arbres !.. Pauvre enfant ! Il y en a de trop gros pour tes petits bras.. Quant aux échelles, il faut des outils pour les faire.

— J'en emporterai, tiens ! ..

— Si tu veux emporter tout ce qu'il te faut, tu n'as pas fini de faire des voyages avec chevaux et voitures. Ces chevaux il faut les nourrir, ces voitures il faut les entretenir, les réparer. Car tout s'use en ce monde. Quant à la chasse et à la pêche, elles demandent un fusil, de la poudre, des balles, des filets ou des lignes.

— Je m'en procurerai, ce n'est pas bien difficile.

— Sans doute, quand on a de l'argent pour les acheter, les renouveler, les faire réparer.

— Oh ! ..

— Tu ne parles pas du vêtement, de la chaussure. Ces choses s'usent encore bien vite, elles se salissent, il faut les faire passer à la lessive ; par conséquent le savon est nécessaire et bien d'autres choses : il faut prendre garde de mettre le feu au bois où tu veux aller faire le Robinson. Que de choses te sont indispensables ; que de métiers tu devras savoir avant d'aller t'isoler. Car quand on est tout seul, il faut faire tout soi-même ; il faut avoir tout faire, il faut encore tout faire. Il te faut te loger pour être à l'abri du froid, de la pluie, du soleil. Vas-tu être aussi maçon ? Pourras-tu te bâtir une cabane convenable, ayant portes, fenêtres, cave, grenier, plancher ?—Et si tu viens malade, qui te soignera ? Les hommes, dis-tu, sont ennuyeux. Soit ; mais est-ce qu'on ne s'ennuie pas aussi beaucoup, et encore bien plus à être seul ? Pourquoi donc ne peux-tu pas rester un jour à la maison ? A tout instant tu veux aller avec tes petits camarades. Tu veux

Ami lecteur, n'oubliez pas que de nos jours beaucoup raisonnent comme je faisais dans l'ignorance du jeune âge. L'égoïsme, qui nous est naturel, fuit que nous refusons d'agir nos forces, notre talent, nos moyens d'action aux forces, aux talents, aux moyens d'action d'autrui. On ne voit que le côté pénible, désagréable de l'association.

Chacun pour soi, dit-on, tantôt en paroles, tantôt en action. Cela ne te regarde pas ! Qu'en savez-vous ! En avez-vous la preuve ?

Oh ! cela vous regarde au contraire, bel et bien. Dieu sans doute vous laisse la liberté de coopérer au bien, afin que vous en ayez le mérite et que vous lui ressembliez par l'action. Car vous avez été fait à l'image et à la ressemblance de votre Créateur. Donc vous devez l'imiter dans sa bonté, dans son activité, dans son dévouement. Comme lui, vous devez, pour suivre votre nature, vous occuper d'autrui.

D'autant plus que dans la pensée de Dieu nous ne faisons tous qu'un corps social.

Or, dans le corps social comme dans le corps physique, dans votre corps, chacun des membres, chacun des éléments, tout en ayant son être, son action propre, a en même temps un être, une place dans l'ensemble, un être social ; il a une action sociale, je veux dire qu'il est en relation constante et intime avec les autres membres, les autres éléments, avec l'ensemble.

Que vos yeux vous refusent leur service, et disent : je n'ai rien à faire avec les pieds ou les mains, que devenez-vous ?

Que les pieds refusent de vous porter, ou d'avancer ; que les mains restent immobiles quand les autres membres attendent légitimement leur intervention ; que les oreilles ne perçoivent pas le bruit du danger, la parole sortie de mes lèvres ; que les nerfs se retirent ; que le cœur cesse de battre, ou que le sang ne circule plus, que devient le corps tout entier ?

Le Créateur a fait la tête pour les pieds en un certain sens, comme sous un autre rapport les pieds pour la tête, les yeux sont pour tout le corps, les oreilles, la bouche, etc., pour tout le corps ; chacun des membres est pour tous les autres. De sorte qu'en réalité ils ne font tous qu'un.

Aussi dans le péril, comme instinctivement, ils se prêtent un mutuel secours ; comme dans le bonheur, chacun participe à la joie des autres !

Il en est de même dans la famille, qui n'est qu'une société en petit, le point de